

*Voici le texte que nous adressé Paul-Marie Couteaux en réponse à l'article sur le communautarisme d'Alain Raison.*

Dans son dernier numéro, la revue *Les Épées* cherche une bien inutile querelle à la revue *Les Cahiers de l'Indépendance* que je dirige, au motif d'une évocation, dans son numéro du printemps intitulé "Existe-t-il encore un peuple français?", d'une hypothèse de résistance à l'érosion rapide de la tradition chrétienne par une certaine forme de communautarisme. Cette formule apparaît incidemment au détour d'une « table ronde » à laquelle participaient, outre moi-même, Falk van Gaver, Jacques de Guillebon, Hugues Sérapion, et Guillaume Zorgbibe. Sur les diatribes que nous vaut cette conversation, une observation de forme, deux autres de fond.

La "table ronde" était consacrée à la question de la "jeunesse française", vaste sujet et longue conversation dont la retranscription a nécessairement dû couper à travers champs, au détriment sans doute de la précision de la pensée ; sans doute est-ce cela, hélas, qui a permis à M. Raison de faire une interprétation rapide et à l'évidence malveillante d'un échange entre MM. Gaver et Guillebon – d'autant plus caricaturale que M. Raison n'a pas pris la peine d'en citer ne serait-ce qu'une phrase, alors même que la place n'a pas semblé manquer à son long, très long article. On oublie le contexte et le sens général du développement, on extrait un mot, le terrible « communautarisme », on le met en joue, et l'on extrapole tout à loisir. Or, pour avoir organisé ladite « table ronde » et en avoir supervisé la retranscription, j'atteste formellement qu'aucun des deux auteurs que vous attaquez n'a fait l'éloge du communautarisme, encore moins de sa logique, que l'un et l'autre pourfendent au contraire avec constance – comme vous le faites vous-même, et moi-même avec vous. Pourquoi donc, au lieu de prendre en compte l'inévitable radicalité du langage retranscrit, forcer le trait pour mieux attaquer et déployer son ire contre ses propres amis, comme s'il fallait absolument s'en démarquer ? Il y a certes l'habituel purisme, propre à toute minorité, consistant à vouloir à toute force débusquer chez le partenaire la déviance qui le condamnera à une marginalité plus grande encore : quand ladite minorité est persécutée de toutes parts, cette sorte de passion juvénile est déraisonnable, et l'on attendrait plus de compréhension et d'aménité entre partenaires d'une même guerre. Je ferais la même observation, soit dit en passant, sur l'article qui suit, dans lequel un certain M. Barthélémy s'amuse (je ne vois pas d'autre mot) à reprendre contre les partisans du Non à la Constitution européenne l'argument sarkosyste ordinaire selon lequel cet incontestable non, loin d'être le moindre souverainisme n'avait « pour seul dénominateur commun que le refus de la politique conduite par Jacques Chirac » (p. 11) ? Ayant pour règle d'écouter mes proches avec faveur et de réserver mes flèches à l'ennemi, je comprends difficilement que l'on s'obstine à pourfendre ses amis, lesquels ne manquent pourtant pas d'adversité – à moins que cette adversité, justement, on ne la rencontre jamais...

Quant au fond, tout le déroulé de la conversation, comme d'ailleurs les engagements personnels des intervenants prouvent que leur souci est de reconstruire un peuple uni : c'est à bon droit, me semble-t-il, que Falk van Gaver évoque les communautés naturelles comme la famille, ou les communautés chrétiennes pour recréer un tissu social tant soit peu solide, toute notre histoire ayant d'ailleurs montré que l'État se trouvait sans elle vidé de tout sens et de toute substance vivante. Il le dit d'ailleurs on ne peut plus clairement : « La réalité organique d'un peuple c'est un ensemble de communautés qui s'ordonnent les unes aux autres » et je m'étonne qu'on veuille apercevoir ici la marque d'un quelconque repli. Quant aux

communautés chrétiennes, elles se comprennent dans les propos de Jacques de Guillebon comme un « levain dans la pâte », une sorte de « petit reste » à partir de quoi reconstruire un ensemble national. Sa formulation est pourtant claire : « Est-ce constituer une communauté que de réunir tous ceux qui pensent à l'ensemble des citoyens, même si ceux qui gardent un tel souci d'unité sont minoritaires ? » Pour jouer le rôle du « sel de la terre », encore faut-il qu'il y ait du sel, qu'il se reconnaisse et sache ce qu'il est.

C'est là d'ailleurs le point le plus fort de cette partie du dialogue incriminé : il y a une illusion à croire ou à feindre de croire que les catholiques demeurent majoritaires, qu'il n'est point besoin de réagir en quoi que ce soit puisque la tradition dont ils sont porteurs serait insubmersible. On ne peut rien fonder là dessus ; constater le fait minoritaire et le formuler sans fard est une lucidité aujourd'hui minimale. Constaté, par exemple, dans un cercle de jeunes ou dans une classe d'école que les héritiers de la tradition chrétienne sont non seulement minoritaires mais marginalisés et réduits au silence me paraît beaucoup plus utile qu'un perpétuel « faire semblant ». C'est à partir de ce constat que nous pourrions agir en lien les uns avec les autres et, comme le dit Falk van Gaver, « utiliser toutes les possibilités offertes par le monde tel qu'il est pour créer des mouvements, des institutions, des communautés qui permettent de vivre et de perpétuer une vie française, un peuple français, même si dans sa réalité charnelle il est minoritaire ». Je ne vois rien là qui ressemble de près ni de loin à un réflexe « communautariste » au sens courant de ce terme mais plutôt une position de combat, les circonstances actuelles étant assez conformes finalement à celles que la tradition chrétienne a souvent rencontrées au fil de notre histoire. À quoi sert-il de nous rappeler les détails de la passion du Christ, la patience face à la persécution, « la fragilité inouïe du bien et du vrai dans l'histoire », à quoi sert-il de chanter, comme nous y invite M. Raison, le « Seigneur pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font », nous inviter à endurer l'adversité en silence, et en toute quiétude (pensons à l'incroyable paresse d'une partie notable de la hiérarchie catholique, qui souffre sa passion sans grande passion), alors que, en effet, nous pouvons agir, et que beaucoup le font, par exemple en créant des « écoles catholiques », ce qui assure du moins un avenir minimal. Le tout est d'avoir le cœur à réagir à l'insupportable marginalité, quand bien même chacun le fait-il à sa façon, fut-ce au prix de quelques maladroites.

Pas facile d'être catholique décidément ! Quelque-fois persécutés, souvent moqués, constamment trahis, faut-il que les plus ardents soient de surcroît stigmatisés par ceux qui, comme eux, veulent faire vivre et briller l'héritage ? N'avons-nous vraiment rien de mieux à faire que nous chercher querelle(s) ?

Paul-Marie Coûteaux